



HAL
open science

La sainteté du prince: à propos du Poème de Benevívere (XIIIe siècle)

Amaia Arizaleta

► To cite this version:

Amaia Arizaleta. La sainteté du prince: à propos du Poème de Benevívere (XIIIe siècle). “La sainteté du prince: à propos du Poème de Benevívere”, 2005, Toulouse, France. pp.327-336. halshs-00114744

HAL Id: halshs-00114744

<https://shs.hal.science/halshs-00114744>

Submitted on 17 Nov 2006

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La sainteté du prince: à propos du *Poème de Benevívere* (XIII^e siècle)

Amaia ARIZALETA
Université de Toulouse-II

Le *Poème de Benevívere* est une composition de 758 vers¹, écrite en latin, qui raconte quelques épisodes de la vie de Diego Martínez, conseiller du roi de Castille Alphonse VIII et fondateur de l'abbaye de Benevívere. Il s'agit d'un texte plutôt singulier, où sont réunies une sorte de fausse hagiographie et une variante rare du miroir de princes. En effet, à aucun de ses protagonistes, Diego et Alphonse VIII, n'a été rendu un culte officiel²; il n'y a pas vraiment de miracles dans le récit, alors que la sainteté a pu se définir essentiellement comme « un ensemble de pouvoirs surnaturels »³; qui plus est, la structure de la narration ne correspond que de manière tangentielle à celle du paradigme hagiographique. Cependant, l'auteur de ce texte a fait une place d'honneur aux vertus⁴, a offert une version de la mort exemplaire et n'a pas refusé l'écriture d'une vision, composante habituelle du discours hagiographique; enfin, la caractérisation de son protagoniste principal est celle d'un homme qui désire ardemment la sainteté.

Par ailleurs, le texte propose à l'auditeur l'image d'un monarque qui fait l'apologie de ses propres vertus. On dirait que le poème a été bâti à partir de deux modèles de vie, l'un laïque, l'autre religieux, le premier tendant vers le second et vice-versa, fusionnant tous les deux *in fine*. Le poète aurait construit ainsi un cadre référentiel à l'intérieur duquel le miroir de princes pouvait aisément se transformer en miroir de saints et inversement, la reconnaissance de la sainteté devenir reconnaissance du monarque. Le *Poème de Benevívere* serait alors une pseudo hagiographie ou bien la biographie d'un homme qui voulut être saint. J'examinerai dans ces pages les modalités d'une telle recherche de sainteté et me risquerai à une première explication des possibles raisons qui ont réuni dans ce texte la représentation d'une sainteté recherchée et d'une royauté conquérante, tout en

¹ Le poème en question n'a pas de titre. M. A. Forascepi Roza, « Aproximación al estudio lingüístico de un poema medieval en disticos latinos. Sintaxis: casos y preposiciones », *Durius*, 1976, 4, 7-8, p. 73-94 et « *Didaci decora*: aproximación al estudio lingüístico de un poema medieval en disticos latinos. Sintaxis: pronombres. II », *Durius*, 1977, 5, 9-10, p. 9-24, propose le titre de *Didaci decora* pour ce texte.

² Diego Martínez était considéré comme saint. Forascepi Roza, *op. cit.*, p. 75, signale qu'une main a écrit sur le manuscrit du poème (A.H.N., codex 1281), « Aquí acaba la vida de Diego Martynéz, fundador de Benevívere llamado el Santo [...] ». Pour ce qui est des tentatives d'affirmer la sainteté d'Alphonse VIII de Castille, voir dans ce même volume l'article d'A. Arizaleta et S. Jean-Marie, « En el umbral de santidad: Alfonso VIII de Castilla ».

³ A. Vauchez, *La sainteté en Occident aux derniers siècles du Moyen Age d'après les procès de canonisation et les documents hagiographiques*, Rome, Ecole Française de Rome, 1988, p. 43.

⁴ *Op. cit.*, p. 43: « [...] nous verrons plus loin quel mal la papauté eut à imposer l'idée que les vertus avaient autant d'importance que les miracles ».

essayant d'éviter la seule analyse de ce qu'André Vauchez a pu nommer «les fleurs de la rhétorique hagiographique»⁵.

Date d'écriture et auteur⁶

Le contexte d'écriture de ce poème est celui de la fin du XII^e et début du XIII^e siècle. Nous ne connaissons pas la date de sa rédaction, qui serait comprise entre 1176, *terminus post quem*, et 1214, *terminus ante quem*⁷. En 1176 meurt Diego Martínez, en septembre ou octobre 1214 meurt Alphonse VIII: le roi de Castille était encore vivant au temps de l'écriture du texte, puisqu'on y lit un « uiuat rex longum » (vv. 754-755) qui paraît assez clair⁸. Cependant, la question n'est peut-être pas si simple. Francisco Rico préfère les dates de 1202-1214, car à son avis le *post quem* devrait reposer une référence du texte à Pascal, premier abbé de l'abbaye de Benevívere, qui est décrit comme « Apparet minimus corpore, stirpe minor » (vv. 404)⁹. En 1202, cet abbé, dont le nom complet aurait été Pascal Rustán, avait été remplacé par un certain Pedro. Selon l'hypothèse de Rico, il faudrait attendre la substitution de Pascal pour justifier les vers cités.

Il a été en effet généralement admis que l'auteur du *Poème de Benevívere* n'était autre que le sousmentionné abbé. La seule raison d'une telle attribution de paternité est que José de Pellicer avait déclaré en 1663 que Pascal avait écrit le poème¹⁰. Pellicer avait l'habitude des attributions fantasmagoriques: par exemple, il avait assuré que le *Libro de Alexandre* avait été écrit par Alphonse X, le Sage¹¹. Il semblerait qu'on puisse mettre en doute ses paroles concernant le *Poème de Benevívere*, d'autant plus que rien dans le texte nous permet de donner un nom à celui qui l'a composé. On pourrait ainsi se demander si l'abbé Pascal (« Paschalis abbas ») est bien le même Pascal Rustán qui signe comme témoin dans quelques-uns des documents du monastère (« Paschal Rustan testis »)¹². Si Pascal Rustán fut effectivement l'auteur du poème, celui-ci dut être composé avant le 3 juin 1206, puisque telle est la

⁵ *Idem*, p. 41.

⁶ Pour une étude plus complète de cette question, voir bientôt mon *Les clercs au palais. Chancellerie et écriture du pouvoir royal (Castille, 1157-1230)*.

⁷ L. Fernández, « Un poema latino medieval », *Humanidades*, 1961, 13, 30, p. 275-321, p. 277 ; il faut rectifier 1213 « fecha de la muerte del rey Alfonso », par 1214. La même erreur dans Forascepi Roza, *op. cit.*, p. 74.

⁸ Je cite le texte du poème à partir de l'édition préparée par Estrella Pérez Rodríguez, que je remercie sincèrement de m'avoir fait l'amitié de pouvoir lire son travail avant publication.

⁹ F. Rico, «La clerecía del mester», *Hispanic Review*, 1985, 53, p. 1-23 et p. 127-50, affirme p. 129-130: « [...] el *post quem* lo marca una referencia al abad Pascual con palabras poco corteses, difícilmente admisibles mientras regia Benevívere [...] ».

¹⁰ L. Fernández, *op. cit.*, p. 276: « Esta paternidad consta por afirmación clara y explícita de J. Pellicer y Ossau, quien en su *Informe del origen, antigüedad, calidad y sucesión de la Excelentísima Casa de Sarmiento de Villamayor*, Madrid 1663, dice que consultó para su obra 'La vida del Venerable Diego Martínez de Villamayor escrita por don Pascual, primer abad de Benevívere, coetáneo y compañero del fundador' ».

¹¹ J. Cañas, dans son édition du *Libro de Alexandre*, Madrid, Cátedra, 1988, p. 15, « A José Pellicer, en su *Memorial por la casa de los Sarmientos*, se debe la atribución de nuestra obra al docto rey hijo de Fernando III el Santo ». Les attributions de paternité du *Poème de Benevívere* et du *Libro de Alexandre* auraient trouvé refuge dans une même œuvre de Pellicer.

¹² L. Fernández, *Colección diplomática de la abadía de Santa María de Benevívere (Palencia), 1020-1561*, Madrid, Escuela Gráfica Salesiana, 1967. Par exemple, p. 26, dans le document daté du janvier 1183, on lit « Domnus Paschal Rustan testis » ; p. 33, la suscription du document daté de 1199 commence « Ego Paschalis abbas de Benevívere [...] ».

date du document émis par la chancellerie royale castillane par lequel le monarque donne à Pedro Fernández, son majordome, des maisons sises à Carrión qui avaient appartenu au dit Pascal Rustán¹³: l'on peut raisonnablement penser que le changement de propriétaire se devait à la mort de celui-ci. Nous ne savons pas qui écrivit le poème ; la seule chose sûre, c'est que l'auteur du poème était un lettré ; rien ne suggère que c'était l'un des moines de l'abbaye. On peut imaginer qu'il s'agissait d'un clerc qui connaissait la documentation du monastère¹⁴.

Quoiqu'il en soit, ce poème, vraisemblablement écrit au début du XIII^e siècle, est censé remémorer les actions admirables de Diego Martínez, mort deux ou trois décennies avant la composition du texte. Il est vrai que l'auteur accomplit son objectif, puisque les étapes franchies par Diego depuis la vie séculière jusqu'à la mort parmi ses frères sont énumérées avec énergie. Mais il n'est pas moins vrai que sur son chemin de perfection, matérialisé grâce à l'écriture, le fondateur est escorté par une autre figure exemplaire: le roi de Castille, Alphonse VIII. Le rôle de ce monarque dans le texte est important: des 758 vers qui constituent le *Poème de Benevívere*, 163, c'est-à-dire un peu moins d'un quart du texte, sont consacrés au souvenir des ancêtres du roi Alphonse et aux actions de ce dernier. L'évocation d'Alphonse VII, Sanche III et Alphonse VIII ouvre le poème. Au long d'une cinquantaine de vers il est dit comment Diego servit ces trois monarques en tant que leur conseiller (vv. 33-80). La figure d'Alphonse VIII clôt le poème (vv. 638-754): le personnage du roi prend la parole et s'érige en continuateur de l'œuvre de Diego. Il résulte de semblable structuration que le poète réussit à rappeler intensément l'image de Diego, ancien courtisan reconverti en moine, mais il fait passer cette image par le tamis de la royauté. Alphonse VIII règne dans ce poème destiné, en principe, à chanter la gloire et l'humilité du fondateur de l'abbaye de Benevívere. La relation entre le moine et le roi m'intéressera dans les pages qui suivent.

Le saint et le souverain

Nous avons ici la biographie d'un noble¹⁵. Il est situé «in excelsis» (vv. 13) pour l'auteur du poème. Celui-ci débute sa narration en évoquant la mémoire laïque de Diego Martínez, « simplex » et

¹³ J. González, *El reino de Castilla en la época de Alfonso VIII*, Madrid, CSIC, 1960, III, p. 376, doc. 784: « [...] facio cartam donacionis, concessionis et stabilitatis, vobis Petro Ferrandi, dilecto mayordomo meo, et uxori vestre Teresie Roderici [...] Dono itaque vobis et concedo domos illas in Carrione que quondam fuerunt Paschasis Rostan [...] ».

¹⁴ F. Rico, *op. cit.*, p. 135, « [...] nuestro anónimo transluce una educación de tipo idéntico a la que cinco o diez años más tarde observamos en la universidad de Palencia [...]. Es indudable, en fin, que había examinado los documentos de la abadía [...] si el autor no se contaba entre los *fratres* ni podía haberse educado con ellos, y si, no obstante, manejaba los pergaminos del cenobio, no soy capaz de imaginármelo sino como uno de los *clerici* de nuevo cuño de quienes los monasterios echaron mano para ir contemporizando, a tuerto o a derecho, con los imperativos de una sociedad en transformación ».

¹⁵ On trouvera des précisions sur le lignage de Diego Martínez dans P. Martínez Sopena, *La Tierra de Campos Occidental. Poblamiento, poder y comunidad del siglo X al siglo XIII*, Valladolid, Institución Cultural Simancas, 1985, p. 399 et ss. Diego était fils de Martín Díaz, *criado* d'Alphonse VII et majordome de Ponce de Cabrera ; cf. p. 400: « Diego Martínez es un personaje singular que dedicó sus esfuerzos a fundaciones religiosas: lo son San Andrés de Valvení, en la actual provincia de Valladolid, no lejos del Pisuerga, Santa María de Sandoval, monasterio cisterciense próximo a Mansilla de las Mulas y, de modo especial, la abadía de Santa María de Benevívere, de canónigos regulares, cerca de Carrión. En 1176 redactaba su testamento donde menciona, entre otros bienes patrimoniales que compartía con sus hermanos, la heredad de Santiago de la Tola, al lado de Cehinos y la iglesia de San Nicolás de Villafamete ».

« in mente religiosus » (vv. 2), revêtu de nombreuses qualités souvent en rapport avec son éloquence¹⁶. Déjà dans ces premiers vers est annoncé le détachement de Diego pour les choses d'ici-bas : « In terra celestis erat terraeque relegans / Delicias: terris ut peregrinus erat » (vv. 17-18). Des mérites du courtisan, l'auteur du poème passe aux vertus des monarques, que Diego servait avec son conseil. La mort d'Alphonse VII, l'Empereur, apparaît comme l'un des sommets du texte, construit au moyen d'un déluge rhétorique, vite dépassé par l'évocation de son fils Sanche. Tout comme l'auteur du poète avait joué avec le nom de Diego, accumulant les effets de l'*annominatio* à la mode, il joue avec le nom du nouveau roi ; et c'est là qu'on trouve la première mention explicite à la sainteté, qui découle tout d'abord du monarque, « Sanctius » : « Sanctius est dictus, quia sanctos sanctaque seruans / Qui sanctis inhiat sanctior esse studens » (vv. 45-46)¹⁷. Certes, l'exercice était facile et trop tentant. Mais on ne peut pas nier que l'écriture de la sainteté s'accommode de la représentation du roi. A cette image dithyrambique suit l'apparition flamboyante du dernier des rois, Alphonse VIII, arrivé pour achever ce que son père n'avait pas pu entamer, chargé littéralement de vertus, nouveau soleil¹⁸. Alphonse est empli de grâce (« prodiga gratia », v. 74), intelligent, éloquent, généreux (vv. 73-79). Le roi apparaît dans le *Poème de Benevívere* comme la réplique parfaite de Diego. Le texte se sert de phrases quasiment identiques pour décrire les deux hommes: Diego et Alphonse sont caractérisés tous les deux comme « marte ferox » et « horrendus marte ». N'oublions pas que Diego avait été l'un des *miles* du roi¹⁹.

Il serait faux d'affirmer qu'on trace dans ces premiers vers l'image d'un Alphonse saint en puissance. Cette représentation ouvre en fait les portes à celle qui cloturera le poème et, aussi, au récit du départ de Diego de la cour, qui quitte le palais royal mû par le *fastidium* face à tant de richesses et de luxe. Il regrette, dit le texte, avoir été sujet aux erreurs du monde (vv. 87-88). Diego Martínez s'en va, suivi par d'autres *militi* ; le roi Alphonse reste derrière son conseiller.

Désir de sainteté

Jusqu'ici, l'auteur du poème a exposé à demi-mots le désir de sainteté de son personnage ; il le fait entrer ensuite dans le processus de perfectionnement. Celui-ci sera particulièrement mouvementé, et les obstacles que Diego devra vaincre n'auront rien de surnaturel. Dans sa nouvelle vie, le jeûne, la rudesse des vêtements et l'obédience remplacent les fastes de la cour, mais bientôt l'ancien courtisan ressent le besoin de perpétuer sa mémoire, et de « exemplum dare per sua facta boni » (v. 110). Que

¹⁶ Une telle maîtrise de la parole informe le poème lui-même, puisque Diego fait preuve de façon de à chaque étape de sa vie de religieux, réminiscence sans doute de son goût pour la conversation lorsqu'il fréquentait la cour royale

¹⁷ Semblable jeu de mots dans le *De preconiis Hispanie* de Juan Gil de Zamora: au chapitre « De iuribus magnorum et obligationibus vassallorum », sous-chapitre « De origine et significatione nominis Sancii », destiné à l'apologie de l'infante Sanche, fils d'Alphonse X de Castille et León, on lit: « dicitur enim Sancius a verbo sancio, id est, firmo [...] Secundo, quoniam Sancius dicitur quasi Satius, id est, plenus gratia et veritate [...] Tertio quoniam Sancius dicitur quasi sanctus, id est, sanctorum cultus [...] Quarto, quoniam Sancius dicitur quasi sapiens [...] », cf. éd. M. de Castro y Castro, Madrid, 1955, p. 345-46. Je remercie Patrick Henriot pour cette information.

¹⁸ Pour un développement sur la représentation de la figure du roi Alphonse VIII, voir bientôt A. Arizaleta, *Les clercs au palais*.

¹⁹ J. Pérez Embid, *El Cister en Castilla y León. Monacato y dominios rurales (s. XII-XV)*, Junta de Castilla y León, 1986, p. 279.

faire ? Se construire une vie de combattant de Dieu, nous dit le poème, mettre à profit les techniques guerrières jadis pratiquées. Diego Martínez commence en effet, une fois son épée retrouvée, par libérer le monastère bénédictin de « Valle Benigna », (San Andrés de Valvení) des malfaiteurs qui l'occupaient, le rendant à la vie monastique. Une telle action d'éclat reçoit la récompense royale: Alphonse VIII donne le monastère à Diego, qui s'y installe avec quelques compagnons.

On est en 1165. La vie à Valvení est dure, mais Diego fait preuve de sacrifice, travaillant toute la journée, dormant sur un lit de ronces, s'habillant « uestibus irsutis carnique nocentibus » (v. 157). Il cède ce qu'il possède aux autres. Le résultat d'autant de privations est la prospérité: le monastère retrouve sa situation d'avant. Diego, dégoûté des richesses, choisit l'action: il donne à l'abbé du monastère cistercien de Valbuena ce qu'il avait reçu du roi, c'est-à-dire Valvení, et s'en va à nouveau, poursuivant son aventure, cherchant toujours des fondations monastiques à l'abandon où assouvir son appétit de pauvreté et de mortification. Il s'installe avec ses fidèles compagnons à Santiago de la Tola, où il y a des petits ermitages (« arta sacella », v. 191), lieu qui plaît à Diego parce qu'il y avait « minimum gratuitatis » (v. 194). Il peut donc se consacrer au travail et au manque de sommeil, mangeant des fèves et se couvrant de laine. Mais sa renommée arrive jusqu'aux voisins de Diego, qui ne sont autres que le comte Ponce de Minerva et son épouse Estefanía. Il se retrouve ainsi à nouveau au milieu des réseaux d'influence de la noblesse: Ponce de Minerva, qui avait été *alferez* d'Alphonse VII, quittera la cour de León en 1168 pour entrer au service du roi de Castille. Ponce et sa femme sont décrits comme étant « pii [...], sacri [...], religiosi » (v. 205): Estefanía fut en effet à l'origine de la fondation des monastères de Valbuena et Benavides. Le comte et la comtesse réussissent à convaincre Diego pour qu'il abandonne Santiago de la Tola et s'installe à Sotnoval ou Sandoval, monastère affilié à Clairvaux, que Ponce de Minerva donne à Diego²⁰. Mais Diego n'est pas heureux, toujours selon le poète, et après cinq ans dans le *locus amoenus* de Sandoval, il part encore une fois. Il s'installe à l'abbaye de La Espina, fondation cistercienne, avec ses compagnons. L'endroit est riche, mais l'austérité règne, ce qui plaît tellement à Diego qu'il demande à son l'abbé de lui donner quelques hommes afin de les établir à Sandoval. L'ancien conseiller royal ne se contente pas de cela, et donne à son tour Sandoval à ces moines arrivés de La Espina. Une fois le jeu des donations terminé, Diego s'installe dans ses terres de Benevívere, que le chemin de Saint Jacques longe. Il y aménage un hôpital et une auberge pour les pèlerins et se consacre à la vie monastique, cette fois-ci cherchant l'action à l'intérieur de son domaine. Le poète fait de cette étape celle où éclate la bonté de Diego: le parfum de sa dévotion, la douceur de sa piété, la sincérité de sa foi, en même temps que ses paroles (vv. 291-296) attirent de nouveaux frères, qui construisent un monastère. Diego peut, déjà, manifester son véritable désir: « vult huius fratres ordinis esse suos » (v. 316) ; il veut fonder un ordre. C'est chose faite: Santa

²⁰ J. Pérez Embid, *op. cit.*, p. 47: «Eligieron para la empresa a un grupo de caballeros capitaneados por el noble viudo Diego Martínez de Villamayor - de la familia de los Condes de la Bureba - que se habían retirado a hacer vida en común. El hecho no es de extrañar si pensamos, con Duby, que los monjes del coro del Cister procedían del mundo de los señores, del clero y de la caballería y que, por tanto, la cultura de Cîteaux lleva el sello profundo de los comportamientos caballerescos».

María de Benevívere appartiendra désormais à la règle de chanoines réguliers de Saint Augustin²¹. L'aventure de Diego, ancien courtisan, éternel guerrier, moine à la fin de sa vie, se termine ici. Il a fait preuve de décision, courage et ténacité ; le poème a fait la part belle à ses vertus et à son désir de mortification ; il reste encore 400 vers.

Que trouve-t-on dans la deuxième partie du texte ? Qui trouve-t-on, plutôt ? En premier lieu, le roi Alphonse, qui entérine les changements et fait beaucoup pour le rayonnement de l'abbaye. Le jeune souverain, qui vient d'atteindre l'âge de la majorité, donne des terres et des moulins, nous dit le poème ; la noblesse castillano-léonaise rejoint la faveur royale et fait de nombreuses donations au monastère. Suit dans le texte l'énumération des services aux pèlerins et l'élection de l'abbé Pascal, résultat d'une harangue énergique de la part de Diego dont le tempérament martial ne fait pas de doute : « in nullis gaudet fratres reperire rebelles » (v. 399). Il continue d'œuvrer pour le bien de son monastère. L'auteur met en avant la confirmation de l'Ordre par Alexandre III, «confirmatque suo Papa fauore locum» (v. 422), même si cette bulle date du 6 mai 1179, lorsque Diego était déjà mort²². Il importe maintenant au poète, semble-t-il, de regarder vers le futur, incarné par le monarque. Mais avant de parvenir à la représentation du roi, l'auteur donne la parole à Diego, pour un dernier discours *de contemptu mundi* à ses frères, qui précède l'évocation de sa mort exemplaire. De cet épisode-là on pourrait extraire les vers suivants : « Argumenta Deus noua dans in funere serui / Nos docet hunc celi participare bonis / Nam, qui constituit mendicos ueste iuuari, / Atulit ipsa dies tempora mortis ei » (vv. 521-24). L'information est sans doute digne d'intérêt, mais est-ce qu'elle signifie la sainteté de Diego ? Le poète nous racontera encore son ultime exploit, posthume cette fois-ci. Les chanoines s'apprêtaient à ériger l'église abbatiale, mais l'endroit choisi n'était pas celui déterminé par le fondateur. Diego, ne supportant pas que ses ordres ne soient pas respectés, apparaît à l'un des frères pendant son sommeil et lui fait comprendre l'erreur de la communauté. Les choses s'arrangent, l'église est construite et immortalise le nom de son auteur.

J'ai exposé jusqu'ici les grands traits de la représentation de la quête de sainteté de Diego Martínez selon le *Poème de Benevívere*. Diego remue beaucoup, parle plus, agit vigoureusement. Tout en se dévouant à faire croire aux auditeurs de son poème le désir éperdu de perfection de Diego, l'auteur réussit plutôt le portrait d'un héros obsédé par la *fama*, et malgré les quelques épisodes consacrés plus visiblement à l'élaboration d'un moule hagiographique reconnaissable, il garde une image de chevalier qui se superpose à celle de l'humble frère éloigné des choses temporelles. Au risque de me tromper je suggérerais que l'auteur du poème fut un lettré qui aurait connu dans une vie antérieure le même goût pour la vie militaire que Diego ; nous avons ici une (pseudo) hagiographie épique. Passons maintenant à l'image du roi qui est sertie dans le poème.

²¹ J. Pérez Embid, *op. cit.*, p. 48 : «Diego Martínez no quiso abandonar el siglo ni someterse a la autoridad de la abadía de La Espina. La movilidad caballeresca los llevó a Benevívere [...] donde fundaron una abadía de canónigos regulares, de enorme irradiación ulterior, en la que habían de descansar sus restos mortales. La autonomía no implicaba la libre interpretación de la *Regula*, y quizás por ello el grupo de milites prefiriese sujetarse a una regla no controlada por un 'ordo' ».

²² L. Fernández, *Colección diplomática*, p. 23, doc. 21.

Propagande monarchique

Si nous lisons le *Poème de Benevívere* comme le récit des hauts-faits d'un chevalier, il semblerait normal de trouver un éloge du souverain comme point d'inflexion du texte. On serait, après tout, devant une matière profane. La figure d'Alphonse VIII s'empare de la fin du poème, mais cela est bien normal: les auditeurs savaient dès le début que le roi était un guerrier aussi splendide que Diego était féroce. Le portrait du monarque, amplifié par l'évocation historique, ne paraît être que l'accomplissement du portrait de son conseiller. Naturellement, Alphonse VIII constitue l'aboutissement des vertus de son sujet. Mais il y a peut-être autre chose

Le roi Alphonse est convoqué par le poète en tant que conquérant, puisque son retour sur la scène du texte se fait lors du siège de Cuenca. La narration de la victoire d'Alphonse VIII sur les musulmans de cette ville constitue le cadre préféré des récits qui font la propagande de ce roi, que ce soit dans des textes diplomatiques, poétiques ou historiographiques. Dans notre poème, les dates de la mort de Diego et de la prise de la ville coïncident; le souvenir de cet épisode est probablement un procédé spécifique à la représentation d'Alphonse. En effet, un long discours sur la relation nécessaire entre le monarque et la victoire permet l'intrusion du roi dans la singulière biographie de Diego, discours qu'on croirait volontiers l'œuvre d'un individu qui connaît de première main les sièges de villes et les batailles. L'écriture héroïque s'impose un instant; un roi de guerre retourne au monastère de Santa María de Benevívere. Rien de bien neuf, finalement, si ce n'était parce qu'un tel roi de guerre se métamorphose rapidement en roi protecteur d'églises. L'auteur mélange l'évocation du siège de Cuenca avec l'énumération des obligations des souverains auprès des monastères, qui peuvent se résumer à deux: donner et protéger. Rien de neuf ici non plus: les devoirs du roi envers les moines avaient été depuis longtemps matérialisés dans les formulaires des chancelleries, parmi d'autres textes, et de telles formules constituaient souvent le seuil des documents de donation²³. Le *Poème de Benevívere* fait partie d'un paysage discursif destiné à proclamer que les monastères doivent être exemptés de tributs, constituer un patrimoine et recevoir des dons; pour preuve, les vers où le poète déclare avec satisfaction que « cum grauet expensis loca cetera religionis / his penitus uitat grauis esse locis » (vv. 747-48). C'est pourquoi on a pu affirmer que son auteur avait eu accès à l'archive de l'abbaye et que c'était un clerc rompu aux pratiques notariales²⁴.

Alphonse VIII apparaît donc comme le bienfaiteur de Benevívere. Au delà de l'intérêt stratégique que la monarchie aurait pu avoir à doter des monastères situés près des frontières, la représentation du souverain contenue dans le poème pourrait bien être, sinon un cas à part, un outil particulièrement opérationnel de propagande politique, destiné à agir sur les événements, et cela, à travers le prisme du rêve de sainteté de Diego Martínez. Le roi Alphonse est nommé défenseur,

²³ ON POURRA COMPARER, PAR EXEMPLE, AVEC LA DONATION PAR ALPHONSE VIII DU MONASTÈRE D'AGUILAR DE CAMPOO A LA REGLE DE SAINT AUGUSTIN, DOCUMENT DATE DE 1169: « QUANTO DIUCIS ET POSSESSIONIBUS HABUNDANCIUS QUISQUAM UIDETUR AFFLUERE, TANTO LARGIUS DE HIS QUI POSSIDET DEO ET UERIS DEI CULTORIBUS PRO SALUTE ANIME SUE ET PECCATORUM REMISSIONE DEBET IMPENDERE, IUXTA ILLUD APOSTOLI: 'FACITE BONUM AD OMNES, MAXIME AUTEM AD DOMESTICOS FIDEI' »; CF. J. GONZALEZ, *EL REINO DE CASTILLA*, 1960, II, p. 219, DOC. 128. VOIR A. GARCIA Y GARCIA, «CONTENIDOS CANONICO-TEOLOGICOS DE LOS DIPLOMAS LEONESES», *EL REINO DE LEON EN LA ALTA EDAD MEDIA. VI*, DIR. J. M. FERNANDEZ CATON, LEON, CENTRO DE ESTUDIOS E INVESTIGACION 'SAN ISIDORO', 1994, pp. 9-132.

²⁴ F. Rico, *op. cit.*, p. 134.

patron, gardien, père ; surtout, sa fonction envers Santa María de Benevívere est définie par rapport à celle instaurée par le fondateur. Le poète assure que le rôle d'Alphonse sera toujours supérieur à celui de Diego. L'auteur cherche volontairement la comparaison: « Libera sub Didaco, plus libertatis habebit »(v. 721), « Prodero plus Didaco, quod plus prodesse licebit / Nam quodcumque datur me sibi dante dedit » (vv. 737-738) ; enfin, ce « me faciam uobis Didacum » (v. 725), qui en dit long sur la demande du poète au roi. Le poète adjure Alphonse de supplanter Diego et de prendre directement l'abbaye dans son giron.

Ces vers ne sont pas anodins ; les auditeurs du poème, dont le roi lui-même, ne pouvaient ne pas comprendre que la communauté de Santa María sollicitait à cor et à cri le soutien du monarque, alors que la situation économique de l'abbaye n'était plus aussi florissante qu'au temps de la fondation. Dans un sens, le poète avait entre ses mains le destin des moines, et c'est en prenant l'exemple de Diego, ami d'Alphonse, qu'il pouvait espérer obtenir les faveurs de ce dernier. Le *Poème de Benevívere* est donc un objet de propagande monastique, comme tant d'autres. Il est toutefois frappant de constater l'aisance avec laquelle l'auteur présente au souverain un modèle individualisé, produit des attentes de l'abbaye mais pourtant conçu comme un miroir de princes, dont le destinataire était le protagoniste même des actions représentées. Cet auteur-là devait savoir où se trouvait son intérêt, plus tellement peut-être du côté du monastère mais à la cour.

Toujours est-il que Diego et Alphonse ont dû se rejoindre, pour les récepteurs courtisans ou monastiques du poème, dans leur appétence commune de gloire. La promotion de la mémoire et la publicité de leurs actions admirables se détache de chacun des éléments destinés à proposer des images du saint et du roi, qui se fondent l'une dans l'autre. La conséquence d'une telle fusion est un modèle de pouvoir rehaussé des couleurs de la perfection, une figure mi-monarque, mi-saint. Le roi Alphonse, qui grâce au poète s'approprie les victoires de Diego et qui finit par incarner la quête d'idéal de son ancien mentor mieux que celui-ci ne l'avait incarnée, donne tout son sens au texte. Diego Martínez n'en est que le prétexte. Le chemin de sainteté du fondateur de Santa María s'arrête aux pieds du roi, qui remplace Diego dans l'attention des auditeurs et s'empare ainsi de la renommée de celui-là. Le roi Alphonse n'est pas paré des attributs de la sainteté, mais des attributs de celui qui voulait être saint. On est loin de la sacralité, voire de la représentation d'une monarchie spirituelle. «Sanctius» est loin derrière ; le présent du poème est celui d'un roi dominateur, défenseur de l'abbaye de Santa María de Benevívere. Ce texte semble donc être l'une des pièces du puzzle qu'on commença à assembler dans les années 80 du XII^e siècle, et que l'on destinait à la propagande de la puissance d'Alphonse VIII, à l'intérieur mais aussi à l'extérieur des frontières de la péninsule Ibérique²⁵. Pour être un digne champion de la chrétienté, il fallait bien être le champion des chanoines de Saint Augustin. Il me semble par conséquent que Diego Martínez joua bien un rôle dans le processus de construction d'une figure de monarque soucieux du bien être de ses religieux: il fut le tremplin qui permit à Alphonse d'atteindre de plus près son ambition de devenir un modèle de souverain.

²⁵ P. Linehan, *History and the Historians of Medieval Spain*, Oxford, Clarendon Press, pp. 287-295. On pourra voir bientôt A. Arizaleta, *Les clercs au palais*.

Le *Poème de Benevívere* est par conséquent un bon exemple de la mise sur pied, tout au long de la deuxième moitié du XII^e siècle et des premières années du XIII^e siècle, d'une série de pratiques d'écriture visant à faire l'apologie politique du prince, ainsi que de la façon dont cette écriture publicitaire se servit de matériaux divers, tels une hagiographie singulière, pour faire d'Alphonse VIII le héros de nombreux textes. Quelque part, les spécialistes appliqués à ce labeur de propagande réussirent à faire de l'éventuelle sainteté du roi une composante appréciée: s'il est vrai que les textes contemporains à Alphonse VIII ne se préoccupent pas explicitement du haut degré de perfection chrétienne que le souverain aurait atteint, et qu'ils préférèrent les chemins détournés, dès la fin du XIII^e siècle Alphonse VIII interpréta un récit complexe de chute et de salut qui le rapproche nettement des figures de sainteté²⁶. Et la mémoire de sa vertu dut perdurer, puisqu'on chercha à faire de lui, aux XVI^e et XVII^e siècles, l'accompagnateur de son petit-fils Ferdinand III vers la sainteté officielle²⁷.

La royauté est le point de fixation suprême du désir. A l'intérieur de ce désir, l'écriture de la sainteté est utile, mais somme toute secondaire. Le *Poème de Benevívere* devait agir sur l'histoire immédiate, en captant des fonds pour le monastère, et en ajoutant une touche au portrait du roi Alphonse. La vie de Diego Martínez, plus guerrier que saint, n'était finalement qu'une excuse.

²⁶ A. Arizaleta, «De la soberbia del rey: dos formas breves en la construcción historiográfica», *Tipología de las formas narrativas breves románicas medievales (III)*, eds. J. M. Cacho Bleuca & M. J. Lacarra, Universidad de Zaragoza-Universidad de Granada, pp. 79-110 et «Una historia al margen: Alfonso VIII de Castilla y la Judía de Toledo», *Cahiers d'Études Hispaniques Médiévales*, 2005, 28, p. 37-68.

²⁷ Voir, dans ce même volume, le travail d'A. Arizaleta et S. Jean-Marie, *op. cit.*

